

XXIX

LA FUSILLADE

Devant elle, et sur lequel elle attache ses mains égarées, la jeune infortunée, privée de forces et presque de sentiment, roulerait défaillante sur le pavé de la place publique.

Le féroce Caracalla, tout occupé des ordres qu'il transmet son supérieur, n'a point remarqué Célestine, n'a point entendu ce cri d'effroi. Caracalla a disparu, ainsi que les autres démagogues qui composaient le cortège républicain. Tout est calme maintenant dans l'édifice militaire où peu d'instant auparavant régnait un si affreux tumulte.

Célestine, remerciant le ciel de l'avoir délivrée de la présence du scélérat dont elle n'ignore plus les coupables desseins, se hâte de quitter ce lieu qui a failli lui être si funeste, bien résolue de se tenir en garde contre toute surprise ultérieure. Mais, hélas ! où porter ses pas maintenant, sans s'exposer à rencontrer de nouveau l'homme du crime ?

Incertaine, elle marche au hasard, s'enveloppant plus étroitement de son large manteau, et se confiant à la Providence, de la protection de laquelle elle n'a jamais désespéré.

Tout à coup, à l'extrémité d'une place publique où elle vient d'arriver, le son guerrier de plusieurs trompettes a retenti. L'orpheline s'arrête. La fanfare a bientôt cessé, et, autour d'un officier municipal, il se fait un grand silence ; alors le héraut sans-culotte lit à haute voix la proclamation suivante :

« Habitants de Toulon !

« L'état présent de notre ville éveillant la sollicitude de nos frères représentants, au nom de la République, le commissaire Fréron ordonne à tous les bons citoyens de se rendre ce soir au Champ-de-Mars, afin de prendre part aux mesures extraordinaires qu'exige la circonstance. Qui-conque refusera d'obéir à cet ordre sera considéré comme rebelle, et encourra la peine de mort.

« Vive la liberté ! Vive la République ! »

Et quelques citoyens, agitant en l'air leurs bonnets dits de la nation, répètent avec enthousiasme ces dernières paroles du héraut démagogue :

« Vive la liberté ! Vive la République ! »

Les autres, s'éloignant en silence, se demandent les uns aux autres : « Quelles seront donc ces mesures extraordinaires ? »

De toutes parts les habitants de la cité se rendent au Champ-de-Mars, les uns faisant éclater la satisfaction de l'enthousiasme, les autres laissant lire sur leur front pâle et soucieux l'inquiétude d'une obéissance forcée.

Célestine se mêle à la foule tumultueuse.

Moi aussi, se dit-elle, j'irai au rendez-vous. Si le comte de Morelly est dans cette ville, si Anselme lui-même y a porté ses pas, ils auront eu connaissance de la proclamation qui appelle tous les citoyens au Champ-de-Mars. O mon Dieu !... si j'allais les y retrouver !

Et le cœur de la jeune fille palpète d'espérance à cette colorante pensée.

Plus de trois mille citoyens en remplissent l'enceinte, attendant dans un silence solennel qu'on leur fasse connaître le but de cette convocation générale. Mais, ô trahison !... ô crime !... comme si la guillotine était trop lente à dévorer les victimes, Fréron les y rassemble.. pour les assassiner en masse !

Cet atroce Sardanapale à prévu l'arrivée de la population crédule. Monté sur un cheval fougueux, entouré de canons, de soldats armés comme en un jour de bataille, et d'une cohorte de brigands, ses adorateurs forcenés, il ne tarde pas à donner ses ordres. Soudain les citoyens sont cernés, les bourreaux s'élancent. Caracalla, digne créature du Néron moderne, est là, lui aussi, ardent exécuteur de ses volontés. Comme ses infâmes collègues, il se précipite dans la foule avec une violence impossible à dépeindre. C'est au gré du caprice, des passions, de l'intérêt, de la haine, du hasard, que les cannibales choisissent leurs victimes. L'un s'attache à son ennemi, l'autre à son créancier ; tous ceux qui sont réputés avoir de la richesse, ceux surtout que leurs talents ou leurs vertus rendaient jadis recommandables, sont séparés de la foule. Plus de deux cents victimes sont rassemblées, attendant l'effet d'une proscription calculée avec un infernal sang-froid, accomplie avec une barbarie délirante. D'un côté règne l'incertitude, de l'autre la consternation, de toute part une angoisse, une perplexité inexprimables. Tous les spectateurs sont dans les trances d'une attente cruelle.

Tout à coup Fréron donne le signal. O spectacle révoltant ! Soudain à la fois cent meurtres sont consommés !... La terre

s'abreuve d'un torrent de sang ! Parmi des nuages de fumée le désespoir rugit, des cris affreux, déchirants ; les mourants, les blessés s'agitent sur les cadavres des morts !.....

..... Cependant, par ordre du tyran Fréron, l'abominable Caracalla élève la voix de stentor du sein de la multitude des bourreaux :

« Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent !... s'écrie-t-il, la République leur pardonne ! »

Confiants dans cette promesse, tous ceux que le plomb meurtrier n'a pas atteints se redressent.

Mais, ô comble de perfidie ! la fusillade recommence !... de nouveau les malheureux sont foudroyés ! La terre en est jonchée !....

Ce n'est point assez pour les monstres insatiables de vengeance. Animés d'une rage satanique, ils se précipitent armés de sabres au milieu de cette horrible boucherie. Là, tout ce que les balles ont épargné tombe sous le fer des assassins, jusqu'à ce que, rassasiés de sang, ils soient forcés de renvoyer à une autre séance la continuation du massacre.

Les spectateurs passifs de cette scène épouvantable, le cœur serré d'une profonde horreur, reprennent enfin, dans un morne silence, le chemin de la cité.

Et Célestine ?....

Hélas ! la pauvre enfant !... on ne l'aperçoit plus au sein de la foule consternée..... Une main forcenée, celle de l'affreux Caracalla lui-même, l'a saisie au hasard, l'a traînée, sans la connaître, parmi les citoyens prostrés et gisants maintenant mutilés sur l'arène ensanglantée !..

La nuit succède au jour, et couvre de profondes ténèbres les cadavres du Champ-de-Mars.

Minuit venait de sonner à l'horloge de la cité enseveli dans le sommeil. Tout à coup du milieu du sang et des morceaux de cadavres, un être anémié se lève lentement !... Posé sur ses genoux, et comme frappé d'une stupeur soudaine, il garde un moment l'immobilité de la pierre ; puis, comme si un horrible souvenir se retraçait à sa mémoire, il palpe de ses mains les objets qui l'environnent, les malheureux laissés nus sur la place du meurtre. Alors une affreuse réalité se révélant à sa pensée en poussant un cri d'épouvante il se relève rapidement. O Providence !... c'est Célestine !

A peine avait-elle été placée au rang des victimes de cette sanglante journée, que prévoyant le sort qu'on lui réservait, vint :

magogues à bonnets rouges n'apportent à son cœur ni trouble ni hésitation, et l'assurance de sa démarche achève ce que son déguisement a commencé. Malgré les obstacles qui s'offrent sur son passage, pas un point de la ville où elle ne pousse ses inquiètes investigations.

Dans sa course empressée, elle est parvenue devant un vaste corps de garde où le représentant Fréron a établi son quartier général. Devant la porte du bâtiment militaire tout est mouvement désordonné, agitation confuse. Plusieurs groupes de soldats sont formés autour de tables chargées de vin. On y discute avec véhémence, on y boit avec profusion, on y rit d'un rire forcené, au bruit du choc fréquent des verres.

Des femmes en haillons sont mêlées aux soldats dont elles partagent l'enthousiasme et les libations. Des citoyens en carmagnole unissent les félicitations du patriotisme aux éclats d'une hideuse orgie. Près de là, sur la place contiguë, s'offre un appareil non moins formidable : des fusils élevés en faisceaux, des chevaux caparçonnés, des canons disposés en batterie, des artilleurs préparent des munitions de guerre, parmi des caissons, des tambours et des morceaux de boulets.

Sans la résolution solennelle qu'elle a prise de tout tenter pour arriver à la découverte d'Anselme et du comte de Morelly, objets de sa tendre sollicitude, Célestine aurait fui précipitamment de ce lieu redoutable, où elle ne saurait s'arrêter sans éprouver un profond dégoût, une involontaire terreur, et peut-être sans courir un inévitable danger. Mais l'espérance lui fait un devoir de scruter avec une minutieuse précision toutes les parties de la ville.

De l'édifice occupé par les sicaires de la Convention est sorti tout à coup un nombreux cortège de démocrates, coiffés du bonnet républicain ; un personnage au regard féroce est au milieu d'eux comme une idole entourée d'adorateurs : c'est le représentant Fréron... et ceux qui le suivent avec toutes les démonstrations du respect sont... des bourreaux !....

La jeune fille n'a pu retenir un cri perçant ; au milieu des brigands qui entourent la divinité républicaine, elle a reconnu... Caracalla !

Son épouvante est à son comble. Tremblante, perdue, en proie à la plus insurmontable horreur, la timide vierge a peine à se soutenir sur ses genoux chancelants. En vain elle tente un effort pour fuir, ses pieds semblent fixés au sol par un lien surnaturel ; elle ne peut faire un pas, et, sans un banc de pierre à hauteur d'appui qui se trouve